

Rome, les zouaves avaient eu leur revanche à Mentana. Après la prise de Rome, Charette s'embarqua pour la France avec ce qui lui restait de zouaves français. A Tours, le général Le Fort lui remit son brevet de colonel des volontaires de l'Ouest. Ici se place un incident important. On se croirait en plein moyen âge féerique.

Le baron de Charette était allé, en sortant du cabinet du général Le Fort, à la gare de Tours pour recevoir sa belle-mère la duchesse de Fitz-James et ses deux enfants. En les apercevant dans la gare d'arrivée, il leur dit tout haut, joyeusement: "Je suis nommé commandant des volontaires de l'Ouest!" Un vieux monsieur était non loin de là. Il entendit. Il s'approcha du baron qu'il ne connaissait pas. "Pardón, monsieur, vous dites que vous commandez les volontaires de l'Ouest? — Oui, monsieur. — Eh bien, j'ai un paquet pour vous; les sœurs de Paray-le-Monial ont brodé un étendard qu'elles voulaient envoyer au général Trochu. On ne peut plus entrer à Paris. Elles viennent de m'écrire, à l'instant, de remettre cet étendard à un chef des troupes de l'Ouest. Voici la lettre."

C'est ainsi que le général de Charette reçut le fameux étendard de Patay! Cet incident semblerait être inventé si on ne savait que je n'invente jamais. D'ailleurs, sortant de mes habitudes ordinaires de discrétion, je dis que je tiens ce récit du général lui-même, en septembre dernier.

* * *

On sait que la première journée des zouaves fut à Brou. Le troisième bataillon était commandé par M. de Couëssin. A certain moment du combat, le commandant ordonna aux hommes de se coucher. Le vieux marquis de Coislin restait debout. Son lieutenant de section, le comte du Pujet, lui dit: "N'entendez-vous pas le commandement?" M. de Coislin répondit: "A mon âge, quand on se couche on ne se relève plus!" Et il resta debout. Sa haute stature et sa superbe tête à longue barbe blanche se détachaient dans la fumée.

Mais j'arrive au combat de Patay. C'est là que l'âme-témoin de La Moricière a dû tressaillir.

Pendant la nuit, veille des armes, le général de Sonis, le colonel de Charette et quatorze autres zouaves avaient assisté à une messe. Elle était dite par le Père Douçot, dominicain, aujourd'hui chartreux. Les seize assistants furent, le lendemain, tués ou blessés gravement. On le fit remarquer plus tard au général de Charette: "Ma foi, dit-il, nous n'étions pas allés là pour demander la vie sauve. Si on obtenait ainsi un sauf-conduit en allant à la messe, tous les poltrons y iraient!" Je trouve une concordance de note entre la parole de La Moricière, créateur des zouaves, et Charette, leur chef et personnificateur.

Le soleil se leva splendide. Ce n'était plus le soleil de fer-blanc des autres jours de la campagne. Des coups de canon le saluèrent aussitôt, comme les canons saluent sur mer, au lever du jour, le pavillon qui monte au mât!

* * *

Il faisait froid. Le terrain était glacé et sonore. L'horizon était clair. Le colonel de Charette avait le droit de se servir, en guise de fanion, de l'étendard religieux brodé. Il dit au comte de Bouillé: "Tu es le petit-fils de Bonchamp, porte l'étendard! — Non, fait de Bouillé, je ne

suis qu'un ouvrier de la dernière heure, donne-le à un autre!" Alors le colonel le remit à M. de Verthamon. Quand je n'avais que la note générale du combat, j'ai dit en quelques mots l'arrivée du général de Sonis. Il était sur un petit cheval arabe. Le général n'était pas un peu gros comme il l'est aujourd'hui. Maigre, aux moustaches noires, à la figure fine et militaire! Je ne redirai rien de ce qui est connu. L'historien de l'avenir prendra chez nous tous ces détails donnés pêle-mêle, au hasard de l'actualité. Qu'il n'oublie point ceci: — Tout à coup une sorte de brigand d'opéra-comique, à toque de velours et à large ceinture, dresse devant Charette sa longue taille efflanquée: "Mon colonel, je suis le capitaine des francs-tireurs de Blidah! — Tant mieux pour vous, mon ami! — C'est que je voudrais combattre avec vous! — Très facile! Mettez-vous là avec vos hommes!" Nous reparlerons de ce franc-tireur.

* * *

Des francs-tireurs de Tours et des mobiles des Côtes-du-Nord avaient été joints à la colonne des zouaves. Il s'agissait de marcher sur les batteries prussiennes, ces aboyeuses invisibles, comme les chiens de la ballade. J'ai dit ailleurs l'allure correcte des zouaves. C'était comme un cadencement. On dirait qu'ils sont vis-à-vis dans quelque menuet prodigieux et solennel. Charette leur montre avec l'épée l'horizon qui apparaît semblable à un vomissement de forge. Cette colonne d'hommes silencieux semble être la condensation du sublime. Il y avait là des tout jeunes et des tout vieux, mais comme me le disait un des nombreux témoins que j'ai questionnés — qui faisait allusion à l'approche de la mort, égale pour tous: "Blonds ou gris, ils étaient, à ce moment, tous du même âge!"

* * *

Le colonel de Charette avait défendu de tirer. Ils allaient au milieu de ce vol de fer, sur une plaine nue comme un champ de tir. Quand un homme tombait, on s'écartait un peu pour ne pas marcher dessus. Puis, on reprenait le rang. Devant à cheval, sont le général de Sonis—le colonel de Charette—le lieutenant-colonel de Troussures—le commandant de Moncuit—le capitaine adjudant-major de Ferron—de Bouillé, aide de camp de Sonis—Ascouët, aide de camp de Charette. Le général de Sonis fut le premier atteint; il tomba. Son cheval s'enfuit effaré, en faisant claquer les étriers. Tout à coup, on voit le lieutenant-colonel de Troussures partir au galop. Il étendit le bras droit, comme pour commander. Mais cavalier et cheval étaient blessés à mort. Ils roulèrent l'un sur l'autre. Le porte-étendard, M. de Verthamon, est tué roide. L'étendard tombe avec lui. Le comte de Bouillé était placé entre son fils Jacques et son gendre, M. de Cazenove de Pradines. Il était de grande taille. Sa figure au regard doux et voilé était encadrée d'une barbe blonde. Quoique grand-père, il n'avait que quarante-huit ans. Ses épaules puissantes indiquaient une force presque colossale. Déjà il avait dit, en marchant, à son fils et à son gendre: "Si un obus éclatait au milieu de nous trois, il y aurait demain bien des veuves à la maison!" Il prend l'étendard tombé. Une balle traverse de part en part sa poitrine, — mais il peut remettre le drapeau à son fils Jacques. Presque aussitôt